

CHAPITRE XV

AVILA — SAINTE THÉRÈSE — BURGOS — LE CID



ous avons fait rencontre à l'Escorial de trois jeunes Portugais qui se rendent en France. La conversation s'est engagée, et nous avons visité avec eux le palais. Ils parlent le français avec une facilité remarquable. Notre langue, d'après ce qu'ils me disent, est d'un usage général en Portugal; elle fait partie de l'éducation libérale, et le gouvernement même l'a rendue obligatoire dans beaucoup de cas. Ces Portugais se plaignent comme nous de la morgue des Espagnols et de leurs façons peu hospitalières. Chose singulière! les Portugais et les Espagnols appartiennent à la même race; leur origine est commune, leurs langues sont sœurs: et pourtant ce sont aujourd'hui deux peuples qui ne se ressemblent presque par aucun côté. Caractère, mœurs, esprit, tout diffère entre eux. Les Portugais n'ont ni la paresse ni l'outrecuidance dédaigneuse

des Espagnols. Ils sont actifs, laborieux; leurs mœurs sont douces et bienveillantes. Ils ont l'esprit ouvert aux idées modernes, le goût de l'instruction, le désir du progrès, l'amour de la liberté. Il semble que le souvenir d'une conquête odieuse, le ressentiment d'une oppression sanglante, aient armé ce petit peuple et l'aient préservé des vices et des malheurs de son grand voisin. Il a échappé, en recouvrant son indépendance, au despotisme qui a causé la ruine de la



monarchie espagnole. Aussi ne lui parlez pas de s'annexer à l'Espagne. L'Espagne, qui a toujours d'elle-même une très haute idée, caresse volontiers ce projet, persuadée qu'elle ferait au Portugal,

En le croquant, beaucoup d'honneur.

Mais le Portugal n'est point du tout d'humeur à se laisser croquer; et il a bien raison. Dans ses modestes frontières, il est libre et prospère; il est heureux et tranquille. En s'alliant

à l'Espagne, ou plutôt en se laissant absorber par elle, il épouserait la banqueroute et l'anarchie.

En quittant l'Escorial, on s'enfonce dans le Guadarrama. Cette partie de la route est très pittoresque. Les montagnes se couvrent de pins, d'érables, de chênes verts. On monte, et bientôt un vaste horizon se déploie devant vous; l'œil plonge

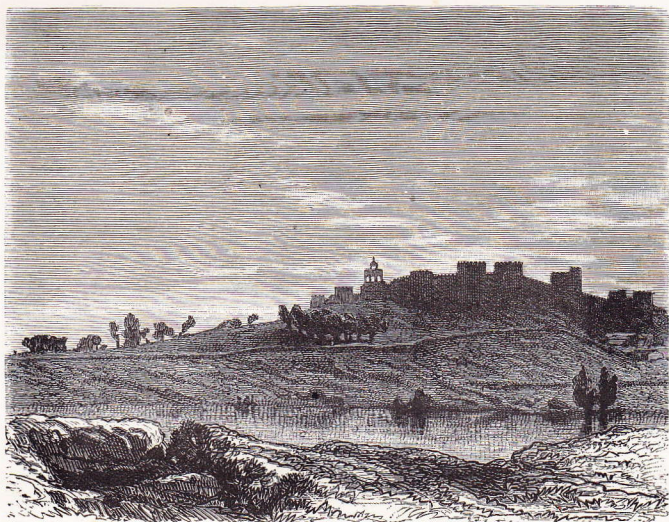


dans de profondes vallées, et au loin se dressent les montagnes neigeuses de la Sierra.

Cette contrée est une des plus rudes et des plus sauvages de l'Espagne. Nous traversons la chaîne dans sa partie la plus abaissée; mais vers l'est, la montagne se hérissé de pics aigus, et se creuse en gorges abruptes. La population est misérable et à demi sauvage. En plusieurs localités, ces pauvres gens, faute de maisons et de cabanes, habitent des espèces de ta-

nières creusées dans le sol, et pareilles à des repaires de bêtes fauves. Les hommes sont grands, secs, d'un type énergique. Ils ont les traits maigres et durs, le regard défiant et farouche. La plupart du temps, ils n'ont pour vêtement que des peaux de chèvres.

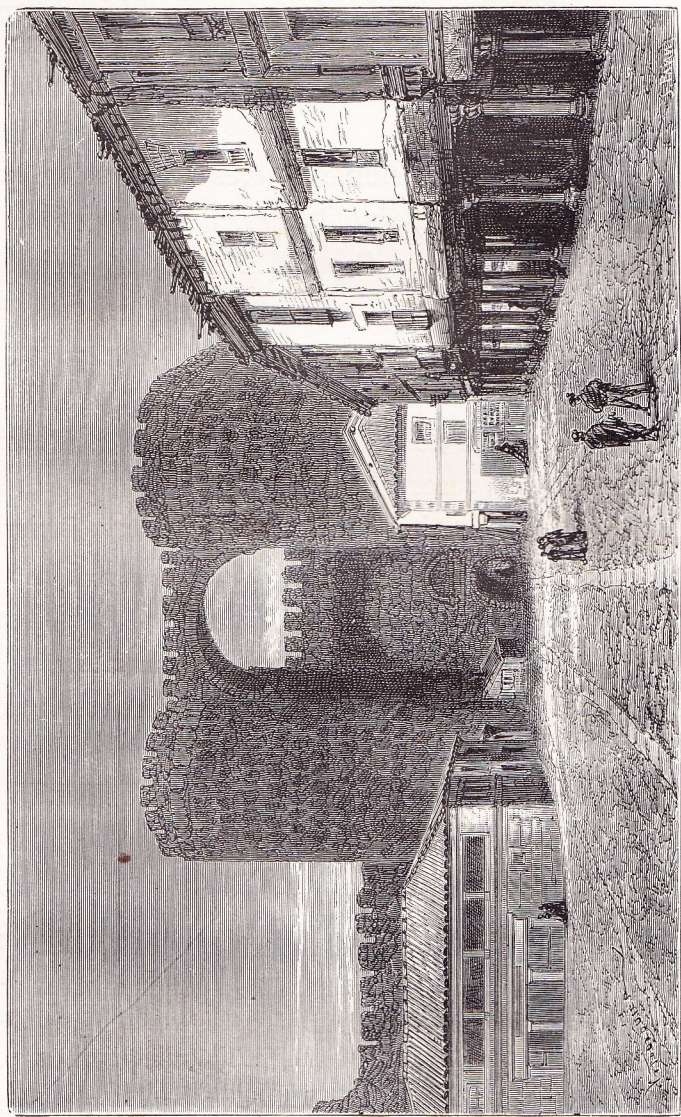
Avila est située sur le versant septentrional du Guadarrama : c'est la première ville de la Vieille-Castille. Avant le chemin de



fer, on ne la visitait guère. Perdue dans les montagnes, elle était presque inaccessible; on n'y arrivait qu'à dos de mulet, et par quels chemins! On peut dire sans exagération que la voie ferrée, en la touchant au passage, l'a comme exhumée et révélée aux touristes. Et, en vérité, elle en valait la peine. Imaginez une ville du ^{xiii}^e siècle conservée, comme on dit vulgairement, sous cloche. Son isolement lui a laissé sa physionomie antique, son caractère du moyen âge. Il semble que le temps n'ait pas coulé pour elle : elle est ce qu'elle était au temps de saint Ferdinand.

Une haute muraille, percée de neuf portes, flanquée de grosses tours, les unes carrées et de style arabe, les autres

rondes avec des créneaux droits, forme autour d'elle une enceinte continue. Cet aspect de cité féodale et guerrière, si vous



entrez, vous le retrouvez partout. La ville, toute de granit, est sombre, noire; les maisons ont un air de forteresses; aux portes, aux angles, elles ont leurs blasons seigneuriaux sculp-



tés dans la pierre. Les fenêtres sont garnies de grilles massives. La cathédrale, austère et nue, moitié temple, moitié alcazar, est couronnée de créneaux. A chaque pas on rencontre des couvents, dont quelques-uns sont de somptueux édifices. On en comptait, il y a quarante ans, vingt-deux, tant d'hommes que de femmes, dans une ville qui n'a guère que quatre mille habitants.

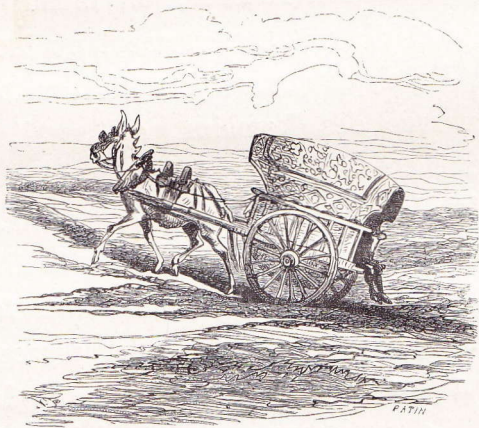
Avila est la patrie de sainte Thérèse. Elle y naquit le 28 mars 1515, d'une famille noble et riche. Son père se nommait Alphonse Sanchez de Cepedo. C'était un temps de foi ardente et d'exaltation romanesque. La chevalerie se mêlait à la religion, et dans toute l'Espagne les âmes semblaient prises d'une soif d'héroïsme. A dix ans, Thérèse part un matin, avec son frère Rodéric, âgé de quatre ans, pour aller chercher le martyr chez les Maures. Ramenés au logis paternel, les deux fugitifs se font ermites dans le jardin de la maison.

Jeune fille, Thérèse aime ardemment le monde et la parure. Surtout elle dévore les romans de chevalerie, qui passionnaient alors toute l'Espagne. Elle passait les nuits, dit-elle, à les lire; elle en composa même un, de moitié avec son frère Rodéric.

A vingt ans, prise d'une terrible maladie nerveuse, torturée pendant trois années par la fièvre et la paralysie, elle prend la résolution de renoncer au monde et d'entrer en religion. Retombée encore une fois dans ses premiers entraînements, elle se donne enfin toute à Dieu. De ce moment, sa vie devient une vie héroïque. Elle s'impose pour mission la réforme du Carmel, où elle a pris le voile. Accablée d'infirmités, enfermée comme vagabonde, repoussée par les villes et par les prélats, elle ne se décourage de rien. Elle écrit à Philippe II. Elle lutte contre des obstacles de toute nature avec une persévérance, une foi, une sérénité d'âme que rien ne lasse; elle finit par réorganiser les carmélites d'Espagne en même temps

que saint Jean de la Croix, inspiré par elle, réformait les couvents d'hommes du même ordre.

Nous avons eu la pensée de visiter en passant Ségovie. La station du chemin de fer la plus rapprochée de cette ville est San-Chidrian. Les cartes indiquent que de ce point une route conduit à Ségovie. Mais nous commençons à avoir assez l'expérience de l'Espagne pour savoir quelle confiance il faut avoir dans les cartes et les Indicateurs de chemins de fer. Renseignements pris, il en résulte : 1^o que la station de San-Chidrian n'est qu'une baraque en bois plantée au milieu d'un désert et



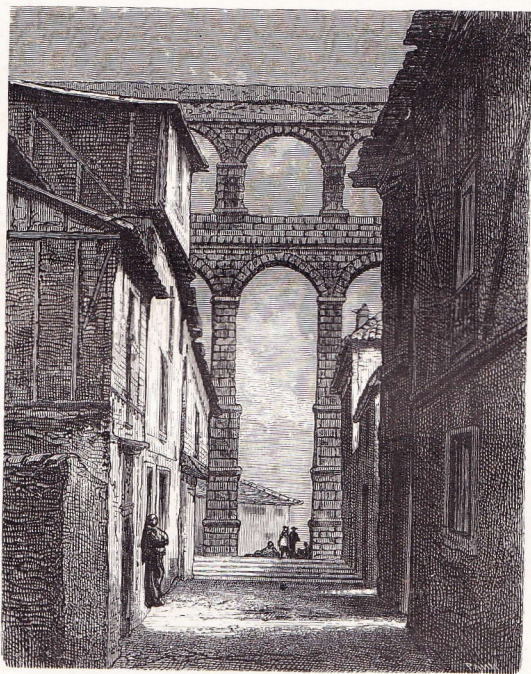
où perchent mélancoliquement deux employés solitaires; 2^o que la localité qui porte ce nom est à trois ou quatre kilomètres de la station, et que si on tient à ne pas abandonner ses bagages, il faut les porter sur son dos, attendu qu'aucun véhicule d'aucune sorte ne se trouve à la disposition des voyageurs; 3^o que la susdite localité est un misérable hameau où l'on est exposé à mourir de faim, et où l'on ne trouve à louer (quand on en trouve) que d'abominables charrettes à rompre les os; 4^o enfin que la route pour aller à Ségovie est des plus mauvaises, et dans la plus grande partie de son parcours traverse de grandes plaines de sable affreusement tristes. Tout cela nous a fait réfléchir; et, réflexion faite, nous avons re-

noncé à l'excursion de Ségovie. Quand on tient à faire ce voyage, le mieux est de louer une voiture à Madrid et de prendre la grande route de Saint-Ildefonse. — Ségovie par elle-même n'a rien de remarquable : riche et prospère autrefois, elle est aujourd'hui pauvre et silencieuse. La grande industrie qui l'avait rendue célèbre, et qu'elle semble avoir due aux Arabes, est quasi morte. Elle produisait autrefois vingt-cinq mille pièces de drap par année; elle n'en produit pas maintenant deux cents; elle occupait quatorze mille ouvriers, sa population totale est tombée à six mille âmes. Ce qu'on va voir à Ségovie, c'est son Alcazar, joli monument gothique bâti par Alphonse VI; malheureusement un incendie l'a détruit en partie, il y a quelques années; c'est surtout l'aqueduc, magnifique ouvrage des Romains, qui serait aussi tombé depuis longtemps en ruine si ses indestructibles matériaux ne défiaient à la fois le temps et l'incurie espagnole.

D'Avila à Burgos, on traverse la Vieille-Castille. C'est une terre fertile : même dans l'état déplorable où est tombée l'agriculture espagnole, et bien que de vastes espaces demeurent en friche, il y a peu de pays au monde qui produisent autant de blé, et du blé d'aussi bonne qualité. Mais il n'y a pas non plus de pays au monde qui soit d'un aspect plus morne et plus triste. De rares habitations; à perte de vue, une plaine rasée et nue; ni arbres, ni haies, ni buissons. Ça et là le sol se relève en collines basses, aux croupes arrondies et pelées; de distance en distance, au fond de petites vallées, un cours d'eau se dessine par une ligne légère de grandes herbes ou de quelques saules. On chemine pendant des heures sans que le paysage change : c'est toujours le même vaste horizon, la même nudité, la même monotonie. Encore voyons-nous ce pays dans la saison la plus favorable et sous son aspect le plus riant : les jeunes blés, les prairies le couvrent presque partout d'un tapis de verdure. Mais, l'été, c'est un désert brûlant comme les

sables d'Afrique; l'hiver, c'est une steppe glacée que dévaste le vent du nord.

Il n'a pas toujours été ainsi nu et dépouillé. Du temps d'Alphonse XI, au commencement du ^{xiv}^e siècle, il y avait en Castille des bois où le roi chassait l'ours et le sanglier. Il est vraisemblable que les longues guerres contre les Maures ont été une des causes qui ont amené le déboisement du pays.



Quand on entrait en campagne, c'était, des deux côtés, en coupant les arbres, en incendiant les maisons. Aujourd'hui encore, en Algérie, la guerre ne se fait pas autrement. Mais une autre cause, plus active, vint bientôt s'ajouter à celle-là, et continua d'agir d'une façon désastreuse, quand la première avait depuis longtemps cessé. Je veux parler de la *mesta*. On a appelé de ce nom, en Espagne, le droit de vaine pâture réservé aux troupeaux de quelques grands seigneurs. Grâce à cet exorbitant privilège, qui était devenu une véritable institu-

tion sanctionnée par la loi, d'innombrables troupeaux de moutons dévastaient régulièrement deux fois par an les campagnes des deux Castilles, de l'Estramadure et de la Manche : au printemps, gagnant les montagnes pour y passer l'été ; à l'automne, redescendant dans la plaine pour y demeurer l'hiver. Sous Charles-Quint et Philippe II, on n'estimait pas à moins de sept à huit millions le nombre de ces moutons nomades. Il est aisé de comprendre comment, non seulement les bois, mais jusqu'aux arbrisseaux, ont dû disparaître sous la dent de ces animaux. C'était quelque chose de semblable aux sauterelles d'Égypte. Cette absurde et désastreuse institution n'a été abolie que vers 1825. Mais le mal subsiste, et il faudra des siècles pour le réparer. Ajoutez qu'aujourd'hui le préjugé des paysans l'entretient. Ils croient que les arbres nuiraient à leurs récoltes, qu'ils multiplieraient les oiseaux, et que les oiseaux mangeraient leur blé.

Nous sommes à Burgos à dix heures du soir.

Il y a peu de villes qui occupent dans l'histoire d'Espagne une place aussi importante que Burgos. Elle fut la première capitale de la jeune royauté nationale, sortie des montagnes des Asturies. Aussi s'appelait-elle elle-même avec orgueil *Caput Castellæ*, — *Madre des Reyes*, — *Restauradora de Reinos*.

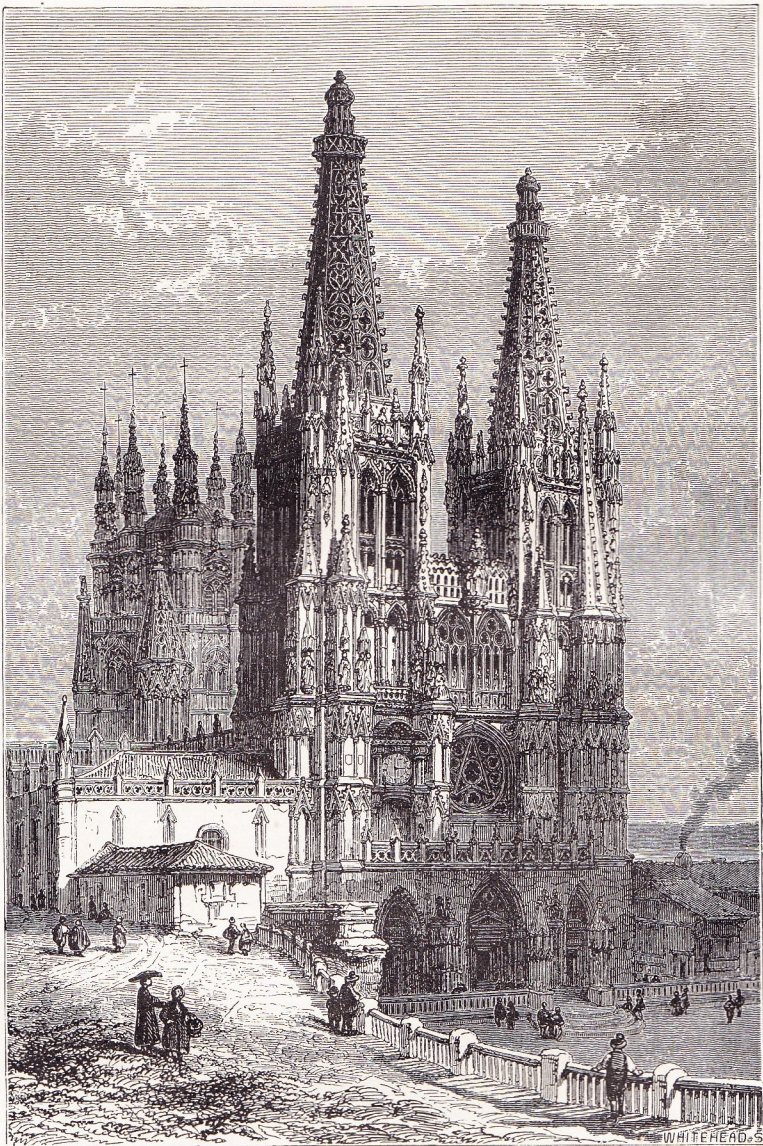
Les monuments qui subsistent de sa gloire passée sont malheureusement peu de chose. Il n'y a plus que des ruines de son vieux château du temps des Maures, sombre donjon souillé de bien des crimes, témoin de bien des tragédies. Là, Alphonse dit le Sage fit mourir son frère Fadrique ; et Sanche le brave, son frère don Juan. Là, Pierre le Cruel, âgé seulement de seize ans, ouvrit la longue série de ses crimes en faisant assassiner devant lui Garci Lasso de la Vega, ennemi de son ancien gouverneur Albuquerque. Garci Lasso est mandé au palais, un soir, à l'arrivée du roi. Il s'y rend dès le lendemain, malgré les avis officieux que la reine mère lui a fait donner.

tion, et manquent de corps. Il y a là je ne sais quel défaut de proportion ou d'harmonie : il semble que dans un monument la légèreté doit toujours s'allier à une certaine solidité, à une certaine ampleur de formes, qui est la condition première de l'art.

Quand vous entrez, c'est encore pis : la déception est complète. Vous avez la mémoire pleine des descriptions enthousiastes des voyageurs ; vous avez rêvé une église du plus beau style, une des merveilles de l'art chrétien au moyen âge. Au lieu de cela vous voyez un édifice d'un style composite, ou plutôt bâtard, mélange désagréable du gothique fleuri et des formes de la renaissance. Le vaisseau manque de grandeur ; la nef principale est médiocre ; les deux nefs latérales sont écrasées. Au milieu du transept s'élève une coupole hardie ; mais ses piliers ronds surmontés de corniches, ses pilastres gréco-romains, s'allient mal avec les voûtes en ogive. Joignez à cela une profusion d'ornements, de moulures, de sculptures, qui fatigue les yeux. Tout cela est riche ; mais tout cela est d'un goût douteux. Somme toute, la cathédrale de Burgos me semble, pour la majesté des lignes, pour la beauté de l'ensemble, pour la pureté du style, beaucoup au-dessous de celle de Séville, et même de la Séo de Saragosse.

Après cela vous trouverez à admirer des détails charmants. Le grand autel, par exemple, est entouré extérieurement de sculptures d'une richesse merveilleuse. Il y a là des prodiges de délicatesse, de fini, d'élégance.

Comme d'ordinaire, un chœur énorme obstrue la nef principale. L'effet est d'autant plus fâcheux, que l'église n'est pas très grande. On dit que l'archevêque cardinal Puente, homme de goût, voulut un jour faire démolir cette affreuse construction, qui déshonore la cathédrale. Mais le chapitre opposa à ce projet révolutionnaire une résistance invincible. L'archevêque dut reculer.



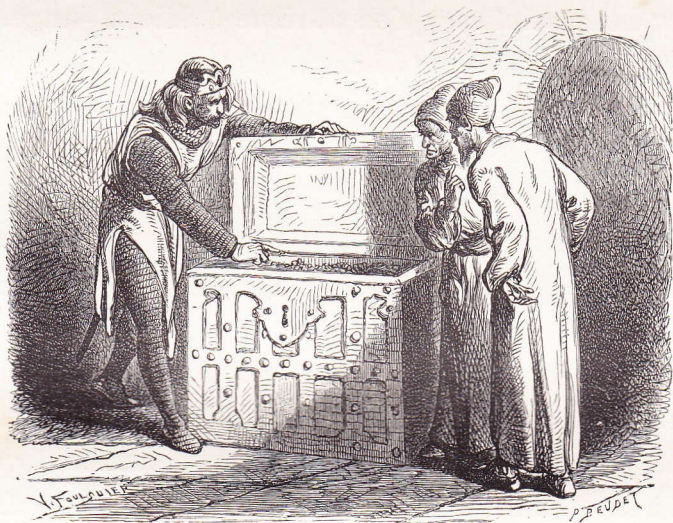
CATHÉDRALE DE BURGOS

Dans une des chapelles, on nous a montré ce fameux christ qui est fait d'une peau d'homme. Cette peau a absolument l'apparence du parchemin. On l'a parsemée de nombreuses taches de sang; et pour pousser jusqu'au bout l'imitation de la nature, on a mis sur la tête une perruque de vrais cheveux, et par-dessus une couronne de vraies épines. Autant une simple croix de bois au bord d'un chemin me paraît touchante, autant, je l'avoue, ce réalisme grossier me déplaît.

Sortons vite, si vous m'en croyez, et allons tout à côté voir une belle peinture qu'on attribue à Michel-Ange. C'est une *Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux*. Est-elle réellement de Michel-Ange? je n'en sais rien; et la chose, à ce qu'il paraît, est douteuse. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a là des qualités du premier ordre. On sent l'ongle du lion. Si le grand artiste florentin n'a pas tenu le pinceau, il a bien pu dessiner cette tête de Vierge si fière et si noble, cet enfant d'une divinité si austère.

N'oublions rien. Il faut bien s'arrêter, en traversant une des sacristies, devant ce vieux coffre de chêne tout bardé de fer, tout vermoulu et à moitié tombé en poussière, qui est attaché à la muraille. A en croire la légende, c'est le coffre que le Cid donna en gage, plein de sable et de pierres, à deux juifs dont il avait emprunté une grosse somme. Banni par le roi, le héros part; il quitte son domaine de Bivar, accompagné de soixante bannières. Mais il fallait nourrir ses compagnons. « Alors, dit la chronique, le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et l'envoya trouver à Burgos deux juifs, Rachel et Bidos, avec lesquels il avait coutume de trafiquer de son butin : il leur mandait qu'ils vinssent le trouver au camp. Cependant il fit prendre deux coffres grands et garnis de fer, munis chacun de trois serrures, et si lourds qu'à peine quatre hommes pouvaient en soulever un, même vide. Et il le fit remplir de sable, et couvrir la surface d'or et de

« pierres précieuses. Et quand les juifs furent venus, il leur
 « dit qu'il avait là quantité d'or, de perles et de pierreries, et
 « que, ne pouvant emporter ce grand avoir avec lui, il les
 « priait de lui prêter, sur ces deux coffres, ce dont il pouvait
 « avoir besoin, ajoutant, avec des paroles amicales, que s'il
 « ne les paye pas au bout de l'an, ils les vendront et recouvre-
 « ront les intérêts. Et les juifs lui prêtèrent trois cents marcs
 « d'or et trois cents d'argent ¹. »



Le *Poème du Cid*, qui est le plus ancien monument de la littérature espagnole, et qu'on croit contemporain ou à peu près du *Campeador*, raconte l'anecdote à peu près dans les mêmes termes ; et il ne dit point que le héros ait jamais rendu aux deux juifs l'argent qu'il avait obtenu d'eux par cette supercherie. Il ne semble pas même que le poète ait supposé qu'on pût lui en faire un reproche. En ce temps-là, rançonner un juif était péché véniel ; lui tirer de l'argent par ruse était de bonne guerre. Deux siècles plus tard, on voit encore les dé-

¹ *Cronica del Cid*, chap. xc.

putés des communes de Castille demander au roi qu'il leur soit permis de faire banqueroute à leurs créanciers juifs. Mais le sentiment populaire a voulu cependant depuis absoudre son héros d'une déloyauté. Le Romancero raconte que le Cid, quand il eut pris Valence, ordonna qu'on reportât « aux deux honorés juifs » l'argent qu'ils lui avaient prêté. « Priez-les de vouloir bien me pardonner; car je n'ai fait cela que pressé par la nécessité. Mais, bien qu'ils pensent que ce qui est dans les coffres est de sable, l'or de ma parole y resta enfermé. » Ce dernier trait est visiblement moderne.

Dans Burgos tout vous parle du Cid; vous en trouvez le souvenir à chaque pas. Son fief héréditaire était, selon la chronique, à Bivar ou Vivar; mais la tradition a voulu le faire naître à Burgos. Il faut bien le croire, puisque ainsi l'atteste une inscription mise sur un pilier, à la place où, dit-on, fut sa maison.

En este sitio estuvo la casa y nació el año de MXXVI
Rodrigo Díaz de Vivar, llamado el Cid Campeador.

Il n'y a pas de plus grand nom que celui-là dans la vieille Espagne; c'est le plus éclatant de ceux qu'a consacrés la poésie héroïque du moyen âge. Mais sous ce grand nom il y a une figure singulièrement complexe; ou, pour mieux dire, il y a en réalité plusieurs Cids, qu'il ne faut pas confondre. Le Cid de Guilhen de Castro et de Corneille ne ressemble guère à celui des vieilles romances, ni surtout à celui de l'histoire.

Celui de l'histoire est peu connu. La légende se mêle tout de suite, sur ce sujet, à la chronique. Il est possible même (c'est un phénomène historique assez fréquent) que la tradition ait rassemblé sur un seul nom des récits primitivement distincts, et attribué à un seul homme les hauts faits de plusieurs. Quoi qu'il en soit, ce Rodrigue de Bivar, appelé le *Cid*, c'est-à-dire seigneur, par les Arabes; appelé *Campeador*, c'est-à-dire le

Batailleur, par les Espagnols, nous apparaît dans ces temps obscurs comme un rude et indomptable soldat, violent, colérique, ne quittant point le harnais, ne vivant que pour la guerre et vivant de la guerre; vassal fort indépendant et fort hautain; ne craignant guère plus Dieu que le roi; assez indifférent d'ailleurs au drapeau sous lequel il se battait, pourvu qu'il trouvât occasion de donner de bons coups d'épée, et surtout de faire un riche butin. Il semble, en effet, chose qui n'était point rare à cette époque parmi les chrétiens, qu'il eût fait ses premières armes au service des rois arabes, d'où lui était venu le surnom qui lui est resté. Les chroniques arabes vantent ses exploits contre le comte de Barcelone et le fils de Ramire.

Quand le Cid veut entrer en campagne, des hérauts font appel à ceux qui désirent prendre les armes et le suivre. S'ils l'accompagnent, ils auront une part proportionnelle du butin; s'ils succombent, ils gagnent l'absolution en combattant les infidèles. L'armée est surtout employée aux *algaras*, ou incursions en pays ennemi. On n'attaque guère les villes, qui ne peuvent être prises que par famine. Après chaque combat le butin est mis en commun et partagé. Le Cid reçoit pour sa part un cinquième; les cavaliers ont le double des piétons¹.

Ce Cid historique, dont les vieux monuments du ^x^e et du ^{xii}^e siècle nous ont conservé à peine quelques traits, on le retrouve déjà un peu adouci et agrandi dans les plus anciennes romances. La grossièreté des mœurs, la rudesse des caractères, l'indépendance altière du vassal vis-à-vis du roi, la naïveté de sentiment et de langage, mêlée à un héroïsme barbare, s'y montrent encore, bien que déjà les récits légendaires recouvrent le fond primitif de l'histoire. Mais le Cid est meilleur chrétien; il est devenu le héros de l'indépendance nationale,

¹ Voyez le *Poème du Cid*.

le soldat de la patrie et de la foi, le grand vainqueur des Maures, qui tremblent à son nom.

L'imagination populaire continue son œuvre, et dès le ^{xiv}^e siècle, dans les dernières poésies du Romancero, le Cid n'est déjà plus un homme, c'est un type. La nation espagnole s'est, en quelque sorte, personnifiée dans ce héros légendaire. Elle l'a fait à son image embellie et idéalisée. Elle l'a doué de toutes les vertus; elle en a fait le modèle des chevaliers chrétiens, fidèle à Dieu, à son roi, à sa dame, dévot à la Vierge et aux saints.

Enfin la poésie raffinée de la renaissance modifie encore et altère le personnage primitif. L'homme de guerre brutal et violent fait place à un hidalgo tout poétique, véritable idéal de noblesse et de générosité, de loyauté et d'honneur, de galanterie et de bravoure. C'est là le Cid que les poètes dramatiques ont mis sur la scène, lui donnant un langage et des sentiments tout modernes, et, pour ajouter au pathétique, lui prêtant pour Chimène un amour dont il n'y a pas trace dans les vieux chants populaires.

De ces diverses figures confondues sous le même nom, la plus curieuse assurément, parce qu'elle est la plus vraie, c'est, sinon le Cid historique, dont on ne sait rien de bien positif, du moins le Cid des chroniques et des romances anciennes. Là du moins apparaît, à la place d'un personnage de convention, la physionomie originale d'un peuple et d'une époque.

Dans les romances, Rodrigue, avant le duel où il tue le comte, ne connaissait point Chimène. Cet amour mutuel, déjà né entre les deux jeunes gens, cette union projetée et tout à coup entravée par l'insulte faite à don Diègue, ce combat héroïque que se livrent dans l'âme des deux amants la passion et le devoir, tout cela est de l'invention du poète moderne : admirable invention, disons-le, car elle crée une des situations les plus

belles et les plus pathétiques qui soient au théâtre, et elle nous rend seule supportable le dénouement.

Mais au ^{xii}^e siècle on n'avait pas ces délicatesses, et dans le Romancero, ni Rodrigue ni Chimène ne laissent voir des sentiments aussi nobles, selon notre manière actuelle de voir. Les hommes, en ce temps-là, ne mettaient pas l'honneur où nous le mettons. Pour Rodrigue, l'honneur consiste uniquement à tirer vengeance du comte et des siens; pour Chimène, à obtenir satisfaction du tort que Rodrigue lui a causé en tuant son père.

Écoutez la plainte que Chimène adresse au roi : « O roi, je
« vis dans le chagrin. Chaque jour qui luit, je vois celui
« qui tua mon père, à cheval, tenant sur le poing un faucon.
« Pour me faire plus de peine, il le lance dans mon colombier.
« Avec le sang de mes colombes il a ensanglanté mes jupes...
« Il m'a tué un petit page jusque sous les pans de ma robe. —
« Un roi qui ne fait point justice ne devrait point régner,
« ni chevaucher à cheval, ni chausser des éperons d'or... »

De quoi Chimène se plaint-elle? Ce n'est pas de ce que Rodrigue a tué le comte. Non; Rodrigue vengeait l'injure faite à son père : c'était son devoir. Le combat a été loyal, le sang a lavé l'outrage : Dieu a prononcé par l'épée. Chimène se plaint des injures et des dommages qu'il fait à elle et à ses serviteurs : « Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé
« son père, dit-elle, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé
« son honneur... Ne souffrez pas, ô bon roi, qu'on m'insulte;
« car tout outrage que l'on me fait, on le fait à votre cou-
« ronne. »

Le roi est bien embarrassé. Il voudrait rendre justice; mais il n'ose. « Oh! que le Dieu du ciel me vienne en aide! Si je
« prends ou fais tuer le Cid, mes cortès se révolteront, et
« si je ne fais point justice, Dieu m'en demandera raison. »

Cependant la renommée de Rodrigue a grandi. Il a vaincu

cinq rois maures, qui se sont reconnus ses vassaux. Chimène revient à Burgos devant le bon roi. Elle s'agenouille devant lui, et lui dit : « Je suis fille de don Gomez, comte de Gormaz. « Don Rodrigue de Bivar l'a tué avec vaillance. Je viens de-
« mander que vous me fassiez une grâce en ce jour ; et cette
« grâce, c'est de me donner Rodrigue pour mari. Je me tien-
« drai pour bien mariée ; car je suis sûre que ses exploits
« iront en croissant, et qu'il sera le plus grand qu'il y ait dans
« votre royaume. Le roi trouva bien ce que Chimène deman-
« dait. Il écrivit au Cid des lettres pour qu'il vînt où il était.
« Rodrigue, qui vit les lettres que le roi lui envoyait, monta
« sur Babieça. »

Cette Chimène-là, j'en conviens, est moins héroïque que celle de Corneille. Une des romances contient même à ce sujet ce trait satirique : « Alors parla le roi. Écoutez bien comme
« il parla : Je l'ai toujours entendu dire, — et je vois à pré-
« sent que c'est là vérité, — que la femme est un être bien
« extraordinaire. Jusqu'ici elle a demandé justice, et mainte-
« nant elle veut se marier avec lui... » Ne raillons pas trop Chimène, cependant, et surtout ne la jugeons pas d'après nos mœurs actuelles. Chimène, son père mort, est sans protecteur. Dans ce monde barbare, tout plein de brigandages et de crimes, une femme sans père ni mari est exposée aux injures, aux déprédations de ses voisins : le faible ne peut vivre qu'à l'abri du fort. Rodrigue l'a faite orpheline, c'est à Rodrigue de la protéger ; à Rodrigue, qui est le plus vaillant guerrier de toute la Castille. Voilà l'idée simple et naïve du temps. Et la romance exprime plus loin cette idée d'une façon noble et touchante. Au moment des épousailles, quand il va donner à Chimène la main et le baiser, Rodrigue lui dit, en la regardant tout ému : « J'ai tué ton père, Chimène, mais non
« en trahison. Je l'ai tué d'homme à homme pour venger une
« injure trop réelle. J'ai tué un homme, et je te donne un

« homme : me voici à tes ordres ; et, en place de ton père mort, tu auras un époux honoré. »

Partout, dans le poème, le Cid a le même caractère violent et batailleur. Il va à Rome ; il baise dévotement la main du pape. Mais dans l'église Saint-Pierre, voyant le trône du roi de France placé au-dessus de celui du roi d'Espagne, il le renverse d'un coup de pied. Le duc de Savoie lui adresse des reproches, faisant l'éloge du roi de France : « Laissons là les rois, duc, dit Rodrigue, et si vous vous sentez offensé, accomplons cela à nous deux : vous pouvez m'en demander raison. » Le pape, quand il a appris cela, a excommunié le Cid. Celui de Bivar, le sachant, s'est prosterné devant le pape : Absolvez-moi, dit-il, pape, sinon vous vous en repentirez. Le pape, père miséricordieux, répondit : Je t'absous, don Rui Diaz, pourvu que tu sois dans ma cour poli et sage. »

Si celui de Bivar est si peu respectueux pour le saint-père, il ne faut pas s'émerveiller qu'à l'occasion il traite durement le roi. Alphonse était accusé par la rumeur publique d'avoir fait assassiner devant Zamora son frère don Sanche, roi de Castille, pour lui succéder. Il arrive de Tolède pour être proclamé à Burgos par l'assemblée des *ricos-hombres*. Mais auparavant il est sommé par le Cid de se justifier du soupçon qui pèse sur lui, en prêtant, lui et douze des siens, le serment judiciaire. La scène est vraiment belle.

« Et le jour que le roi devait jurer, dans l'église Sainte-Gadée, le Cid prit dans ses mains le livre des évangiles et le posa sur l'autel. Et le roi don Alphonse étendit les mains sur le livre, et le Cid commença à l'interroger en ces termes : Roi don Alphonse, vous venez jurer, touchant la mort du roi don Sanche, votre frère, que vous ne l'avez pas tué, que vous n'avez pas été complice du meurtre. Dites : Je le jure, vous et ces autres hidalgos. — Et le Cid ajouta : Si vous en avez su ou ordonné quelque chose, puissiez-vous

« mourir de la mort du roi don Sanche, votre frère! Qu'un
« vilain vous tue, et non un gentilhomme! qu'il vienne d'une
« autre terre, et non de Castille! qu'il vous tue avec un cou-
« teau, et non avec un poignard!... — Le roi et les hidalgos
« qui juraient avec lui répondirent : Amen¹. »

« Le Cid voulut que le roi répêât trois fois le serment. La
« seconde fois, le roi changea de couleur. La troisième, il fut
« très irrité contre le Cid : Tu as mal fait, ô Cid, lui dit-il
« d'une voix altérée; car bientôt tu devras me baiser la main.
« — Rodrigue lui répondit : Baiser la main d'un roi n'est pas
« pour moi un honneur. — Éloigne-toi de mes terres, mau-
« vais chevalier, et que je ne te revoie pas d'ici à un an.
« — Volontiers, dit le bon Cid. Il me plaît que ce soit là le
« premier ordre que tu me donnes. Tu m'exiles pour un an,
« je m'exile pour quatre². »

A côté de ces traits de mœurs rudes et fières, il y a dans les romances du Cid des peintures d'une naïveté et d'une grâce exquises. Je n'en veux citer qu'un exemple. Chimène, dans son manoir de Burgos, attend Rodrigue qui est à la guerre. Il l'a quittée depuis de longs mois : elle est enceinte, elle attend prochainement sa délivrance, et se désole de ne point revoir son époux. Elle écrit au roi don Ferdinand : « A vous, mon-
« seigneur le roi, le bon, le fortuné, le grand; votre servante
« Chimène, fille du comte Loçano, à qui vous avez donné un
« mari comme pour vous rire d'elle, vous salue des murs de
« Burgos, où elle vit dans la tristesse — Dieu mène à heu-
« reuse fin vos projets!

« Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous pouvez, pour
« un si long temps, quand vous êtes en guerre, démarier
« deux époux? Quelle raison approuve que, de jour et de

¹ *Cronica del Cid*, ch. LXXVIII, LXXIX.

² *Romancero du Cid*.

« nuit, vous traîniez un jeune gentilhomme, sans le lâcher
« pour moi, sinon une fois par hasard dans l'année?

« Et encore, cette fois-là, il vient tellement couvert de sang
« qu'il fait peur à voir. Et quand il est couché près de moi, il
« s'endort aussitôt dans mes bras; il frémit, il s'agite dans
« ses rêves, se croyant toujours au milieu des combats. Et
« l'aube paraît à peine que les espions et les adalides le pres-
« sent de retourner au combat.

« Je vous le demandai en pleurant, m'imaginant dans
« mon abandon trouver un père et un époux, et voilà que je
« n'ai ni l'un ni l'autre. Comme je ne possède pas d'autre
« bien, et que vous me l'avez enlevé, je le pleure vivant
« comme s'il était mort... »

La réponse du roi est charmante. Je regrette de ne pouvoir
la citer tout entière : « A vous, Chimène la noble, la femme
« d'un mari envié. Le roi qui ne trouva jamais en vous un
« mauvais vouloir, vous envoie ses saluts, en foi qu'il vous
« aime tendrement.

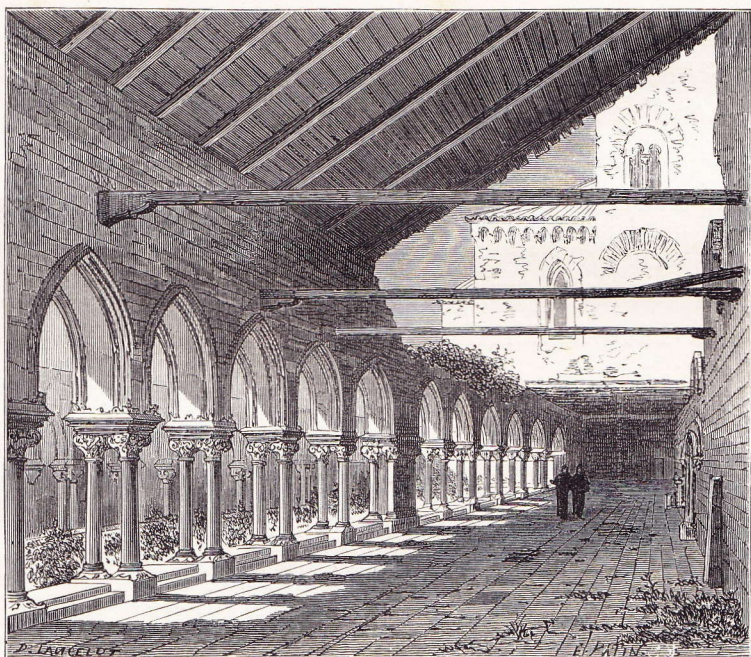
« Vous me dites que je suis un mauvais roi, qui démarie les
« mariés, et que pour mes intérêts j'ai peu de soin de vos
« chagrins. — Si vous eussiez appris, Madame, que je vous
« enlevasse votre mari pour mes amours, vous auriez raison
« de vous plaindre. Mais, puisque je vous l'enlève seulement
« pour qu'il combatte nos voisins les Maures, je ne vous fais
« pas outrage. Si je ne lui avais pas confié mes armées, vous
« ne seriez qu'une simple dame, et lui un simple gentil-
« homme.

« Quant à ce que vous me dites de son dormir, je ne sau-
« rais le croire...

« Et si un mari vous manque à vos premières couches, il
« n'importe, vous y aurez un roi. Et j'assure un beau présent
« à l'enfant dont vous accoucherez. Si c'est un fils, je vous
« promets de lui donner une épée, un cheval et deux mille

« maravédis. Si c'est une fille, je promets de placer pour sa
« dot quarante marcs d'argent, du jour où elle sera née. »

Ce n'est pas à Burgos, c'est à Saint-Pierre de Cardena, dans un couvent bâti sur son domaine, que fut, dit-on, enseveli le bon Cid. Son renom est tel, qu'après sa mort la piété populaire l'invoque presque comme un saint. On conte qu'il



ABBAYE DE LAS HUEL GAS A BURGOS

fait des miracles, qu'il veille toujours revêtu de son armure, au fond de son tombeau. Il est assis sur son fauteuil, « le vainqueur invincible des Maures et des chrétiens. » Sa grande barbe blanche descend sur sa poitrine, sa vaillante épée Tizona est à son côté. Il ne semble pas mort, mais vivant. Un jour, un juif se trouvant seul dans l'église : « Voilà donc, se dit-il, ce
« Cid tant vanté. Ils disent que durant sa vie personne ne lui
« a touché la barbe. Je veux, moi, la toucher et la prendre
« dans ma main. » Le juif approcha la main ; mais, avant qu'il

« eût touché la barbe, le bon Cid avait saisi son épée Tizona » et l'avait tirée long d'un palme hors du fourreau. » Le juif eut si peur qu'il en tomba à la renverse. Revenu à lui, il se convertit et finit ses jours en bon chrétien.

Je ne suis point allé à Saint-Pierre de Cardeña, qui est à trois lieues de Burgos. A quoi bon? Le bon Cid n'y veille plus au fond de son tombeau. Le sépulcre est vide, le couvent désert. Les os du héros ont été apportés à Burgos, et déposés sous ce maigre pilier dont j'ai parlé et qui porte une inscription. Les dieux s'en vont!...

Nous avons visité seulement, à quelques kilomètres de la ville, la chartreuse de Miraflores. Fondée par le roi don Juan II de Castille, elle fut achevée par sa fille Isabelle la Grande, qui fit venir deux architectes allemands, Jean et Simon de Cologne. Elle y fit faire les mausolées de Jean II, de sa femme Isabelle de Portugal et de leur fils don Alphonse. Ces tombeaux, tout en marbre blanc, placés au milieu du chœur, sont ornés de sculptures vraiment admirables. Les statues du roi et de la reine, couchées sur le monument, ont une expression calme et douce. Sur les quatre faces et aux angles sont groupées des statuettes d'évangélistes, d'anges, de docteurs, de moines, reliées par des arabesques et des feuillages. On ne peut rien voir de plus délicat et de plus fin. C'est l'art de la renaissance dans sa fantaisie la plus charmante. La seule critique, c'est qu'il y a peut-être surcharge et excès d'ornements. Les détails nuisent un peu à l'ensemble. J'aimerais mieux plus de grandeur et de sobriété.

Nous avons parcouru le cloître. Il est abandonné : les murs, humides, sont tachés par places de moisissures et de mousses vertes. L'herbe pousse entre les dalles. Le patio ressemble à un champ en friche; les ronces et les orties en ont pris possession. Tout cela est triste et désolé. On se demande pourquoi on n'a pas laissé mourir en paix dans leurs cellules les quelques

pauvres chartreux qui habitaient ce couvent, ou qui du moins entretenaient l'huile dans la lampe de la chapelle. Un seul a trouvé grâce devant la proscription, et obtenu de rester : c'est un pauvre vieillard, l'ancien frère portier sans doute, qui nous promène aujourd'hui dans ces cours désertes. Débris vivant du passé, il erre comme une ombre dans ces ruines.

Cette journée de Burgos est la dernière journée que nous ayons passée en Espagne. Le lendemain nous remontions en wagon pour n'en plus descendre qu'en France.

A peu de distance de ce côté-ci de Burgos, le pays change : les plaines de la Castille finissent ; on voit surgir à l'horizon les premières montagnes de la Biscaye. A Pancorvo, un de leurs rameaux se dresse en travers de la route. On dirait que la locomotive va donner de la tête contre cette muraille. Mais on tourne brusquement et une brèche s'ouvre dans la montagne : il semble qu'elle a été comme fendue en deux par un cataclysme. A droite et à gauche s'élèvent deux hautes aiguilles, placées là comme les piliers d'une porte gigantesque. Par cette coupure passe un torrent ; par-dessus le torrent passe la route royale ; par-dessus la route royale passe le chemin de fer.

Au delà de cette grotte sauvage et pittoresque, se déploie devant vous un riant paysage, formé de jolies vallées remplies d'une végétation vigoureuse. A chaque pas se montrent au penchant des collines, au bord des rivières, de petites villes, de nombreux villages aux maisons brunes, aux toitures sombres, avec des clochers en forme de tours. La terre est habilement cultivée ; les arbres reparaissent ; les chênes couvrent les parties hautes ; les arbres fruitiers couvrent les premières pentes et remplissent les vallées. Vous êtes dans les provinces basques.

Au centre d'une vaste plaine, de l'aspect le plus riche et le

plus agréable, avec un bel horizon de montagnes, s'élève sur une petite éminence la jolie petite ville de Vitoria. A partir de ce point nous commençons à gravir le versant méridional des Pyrénées jusqu'à Alsasua. De là le train semble se précipiter vers l'Océan. On roule d'une hauteur de deux mille pieds avec une rapidité vertigineuse, tantôt sous terre, tantôt au bord des abîmes.

A huit heures du soir, le train s'arrête. On crie : Hendaye ! Hendaye ! Nous sommes en France.

Ce ne fut pas sans quelque joie que je sentis sous mes pieds le sol natal ; et comme nos bons aïeux quand ils revenaient d'un lointain pèlerinage, je fus tenté de m'écrier : Salut, douce terre de France ! Tout me paraissait aimable et souriant : les employés du chemin de fer étaient polis ; les gendarmes avaient un air paternel ; jusqu'aux douaniers me semblaient affables. L'Espagne pourtant est bien belle ; mais, il faut le dire, les Espagnols me l'ont un peu gâtée, et, grâce à eux, je reviens plus persuadé que jamais de cet adage, qu'à voyager on apprend toujours quelque chose, ne fût-ce qu'à mieux aimer son pays.



VOYAGE
EN
ESPAGNE



& M^c
1855

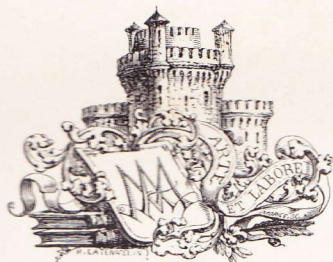
VOYAGE EN ESPAGNE

PAR

M. EUGÈNE POITOU

CONSEILLER A LA COUR D'ANGERS

ILLUSTRATION PAR V. FOULQUIER



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXII

TABLE DES CHAPITRES



CHAPITRE I

Le pays basque. — Pampelune.	7
--------------------------------------	---

CHAPITRE II

Saragosse. — Notre-Dame-del-Pilar. — La Seo. — L'Aljaferia et Antonio Perez. — Alcala de Henarès	25
---	----

CHAPITRE III

Madrid. — La sierra Morena. — Baylen. — Andujar. — Cordoue. — La mos- quée. — Les Arabes.	49
--	----

CHAPITRE IV

Séville. — L'Alcazar. — Don Pèdre le Cruel. — Le musée. — La cathédrale. — Les gitanos.	83
--	----

CHAPITRE V

Séville (suite). — La semaine sainte et les processions. — Les courses de taureaux.	113
---	-----

CHAPITRE VI

L'Andalousie. — Xerès de la Frontera. — Le roi Rodrigue. — Cadix. . . .	135
---	-----

CHAPITRE VII

Gibraltar. — Malaga. — De Malaga à Grenade	161
--	-----

CHAPITRE VIII

Grenade. — L'Alhambra. — Le Généralife.	189
---	-----

CHAPITRE IX

Grenade, sa grandeur et sa décadence. — Les peintures de l'Alhambra. — La ville et la Vega. — Départ, mésaventure et retour	215
---	-----

CHAPITRE X

Grenade (suite et fin). — Démêlés avec la justice espagnole. — Mœurs, caractère, état politique.	253
--	-----

CHAPITRE XI

Carthagène. — Alicante. — Elché et les palmiers. — Orihuela. — Murcie et sa Huerta	273
--	-----

CHAPITRE XII

Aranjuez. — Tolède. — La cathédrale. — Ximenès de Cisneros.	293
---	-----

CHAPITRE XIII

Retour à Madrid. — Le musée. 315

CHAPITRE XIV

L'Escurial. — Philippe II. — Don Carlos. — Une exécution capitale sous
Philippe II. 341

CHAPITRE XV

Avila. — Sainte Thérèse. — Burgos. — Le Cid. 367

